

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.—LE TESTAMENT

II.

— Le notaire paye grassement pour cette recherche, conti-

nua la Boule. Nous devions essayer de nous faire payer également par le bénéficiaire. Du reste, si l'héritage est considérable, elle voudra avoir une situation dans le monde, se poser. Elle changera de nom, et, nous la menacerons de faire du « chantage » avec son procès.

— Evidemment, nous pourrions tenter quelque chose de ce côté, mais l'héritage en vaut-il la peine ? Me Ferté est plus muet qu'une porte de prison. Toutefois, quand elle aura touché, nous parviendrons bien à savoir de quoi il retournait. Enfin, demain matin, nous irons le prévenir que nous avons découvert celle qu'il nous faisait chercher depuis si longtemps, et palper nos honoraires. Ce soir, il est trop tard !

Et les deux hommes, un peu réconfortés par cette idée, entrèrent dans un petit café borgne, où ils commencèrent une partie de dominos qui devait les conduire jusqu'à minuit.

Julie et Prosper, de leur côté, s'interrogeaient fort émus. Attendre jusqu'à lundi, c'était un siècle.

— Bast ! bast ! disait le jeune homme, il s'agit de quelque somme de quinze cents francs au maximum. Je les connais, ces histoires d'héritier qu'on recherche. Neuf fois sur dix, quand

vous arrivez chez le notaire pour toucher, vous regrettez votre dérangément et le prix de la course qu'il faut donner au cocher.

— Cependant, qui sait ?

— Enfin, tout ce que je demande, c'est qu'il s'agisse de trois mille francs !

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'avec cette somme nous pourrions nous marier en se passant de l'héritage de la mère.

Le lundi, à neuf heures du matin, la jeune fille se présentait, rue de Navarin, à l'étude de Me Ferté, notaire.

Vers le milieu de la rue de Navarin, au-dessus de la porte cochère d'une maison d'aspect discret et confortable, on distinguait un écusson d'officier ministériel, deux panonceaux accolés, portant la mention :
NOTAIRE.

C'est là, au No... qu'habitait Me Ferté.

Son étude, située au premier étage, prenait vue sur une cour intérieure assez étroite, tandis que ses appartements particuliers et notamment son cabinet de travail occupaient le devant.

Malgré l'heure relativement avancée, car il était dix heures du soir, ce même lundi où Julie s'était présenté chez le notaire, dès le matin

pour s'assurer de la réalité des nouvelles données par Furet et, Chatoyant, au sujet d'un prétendu héritage, Me Ferté veillait, le nez plongé dans ses dossiers.

C'est que Me Anatole Ferté était un homme sérieux, un travailleur acharné.



— Enfin, tout ce que je demande, c'est qu'il s'agisse de trois mille francs !

Au physique, c'était un homme ordinaire et un notaire semblable à la plupart des notaires, sans barbe, décentement chauve, portant lunettes à branches d'or, cravate blanche, redingote noire.

L'ensemble des traits, assez insignifiants, révélait une certaine bonhomie, mêlée de finesse, et le front un peu étroit et très bombé annonçait l'entêtement ou, si l'on préfère, la persistance dans les idées.

Du reste, Me Ferté passait pour l'homme le plus honnête et le plus scrupuleux de sa corporation, et inspirait à tous une estime et une confiance absolument légitimes.

Or, ce soir-là du mois de juin 1880, Me Ferté, tout en feuilletant les pièces étalées devant lui, tout en prenant au crayon des notes rapides, ne paraissait pas jouir de toute sa placidité habituelle.

A chaque instant, il levait la tête et regardait la pendule Louis XIV placée sur une haute cheminée en face de son bureau.

— Dix heures et demie déjà ! murmura-t-il. Je ne puis pourtant pas l'attendre jusqu'à demain matin.

Au même moment, le timbre de la porte d'entrée résonna d'un coup sec, lequel se confondit presque avec la note sourde de la demie frappée par l'immense pendule.

Le notaire déposa vivement son crayon et tendit l'oreille.

— Si c'était lui ! se dit-il.

III.

C'était lui ! La porte s'ouvrit, sous la main discrète d'un domestique solennel et vêtu de noir à l'instar de son maître, et le comte Gérard de Noiville entra, pendant que le domestique se retirait sans bruit.

— Enfin, c'est donc vous, mon cher comte ! s'écria Me Ferté en lui tendant la main par dessus son vaste bureau. Je commençais à désespérer de vous voir aujourd'hui.

— Excusez-moi, mon cher monsieur Ferté, répliqua le comte, mais j'étais allé à la campagne, et je n'ai trouvé votre lettre à mon hôtel que tout à l'heure. Sans perdre une minute, j'ai fait atteler et me voici.

Le nouveau venu justifiait assez ce qu'en avait dit Julie Verdier.

C'était un homme maigre, mal bâti, ayant les membres trop longs et le buste trop carré. Son visage n'était pas laid, à proprement parler, mais plutôt peu sympathique, et sans autre expression, au repos, qu'un air général de maussaderie ou de moquerie froide.

Il avait le teint bilieux, les traits assez réguliers, mais sans finesse ni distinction.

Les cheveux, châtons, n'avaient aucun éclat et semblaient déteints, ainsi que sa barbe rare et courte ; et ses yeux, de cette couleur indécise qui n'est ni le brun, ni le jaune, yeux sans regard et sans flamme.

Quant à l'âge, trente ans à peine ; mais l'expression vieillotte, taquine et revenue de tout, d'un homme qui, d'ailleurs, n'était allé nulle part.

— Vous êtes un modèle d'exactitude et d'empressement. Et c'est à moi de m'excuser du dérangement que je vous cause, répondit le notaire ; mais j'avais une double communication à vous faire, qui ne supportait pas de retard, Veuillez donc vous asseoir.

Le comte prit un fauteuil, et, s'approchant du bureau, s'y installa commodément.

— Mon cher comte, reprit le notaire, êtes-vous toujours dans l'intention d'épouser ma pupille, mademoiselle Jeanne d'Esparre ?

— Ah ! ah ! c'est de cela qu'il s'agit ? Vous me connaissez. Jamais je ne change d'avis.

— Ainsi...

— Ainsi, je désire toujours épouser votre pupille, et, si cela ne dépend que de moi, vous pouvez fixer le jour du mariage. Le plus proche sera le mieux.

— Bien ! fit le notaire. C'est justement à ce sujet que je désire vous entretenir.

Il prit un temps pour donner plus d'importance à ce qu'il allait ajouter.

— L'obstacle qui s'opposait au prompt accomplissement de ce mariage n'existe plus.

Le comte dressa la tête d'un air satisfait.

— Enfin ! s'écria-t-il. Cela veut dire que vous avez trouvé.

— J'ai retrouvé la personne que je faisais rechercher. Les deux agents que j'avais chargés de cette recherche ont fini par la découvrir, et, ce matin, à neuf heures précises, la jeune personne s'est présentée elle-même, munie de papiers en règle, tels que son acte de naissance et l'acte de décès de sa mère.

— Voilà qui est excellent, reprit Gérard de Noiville. Je commençais à me lasser de cette longue attente.

— Ceci, c'est la première partie de la communication que je devais vous faire, et la plus agréable.

— La seconde partie est déplaisante ?

— Hum ! nous verrons cela tout à l'heure. Commençons par le commencement.

Or, le commencement c'est que la personne en question étant retrouvée, les clauses du testament du comte d'Esparre, le père de Jeanne, peuvent recevoir leur exécution, et que rien de ce côté ne s'oppose plus au mariage de ma pupille.

— Clauses assez bizarres autant que j'en ai pu juger par le peu que vous m'avez dit à ce sujet, et qui démontrent surabondamment que le comte d'Esparre avait un cerveau fort mal équilibré.

Me Ferté huma une seconde prise.

— Ces clauses, reprit-il, quelles qu'elles soient, il est de mon devoir d'en assurer l'exécution.

Aussi, quelles qu'elles soient je les accepte, et, par conséquent, rien n'empêchera que nous procédions enfin à la cérémonie civile et religieuse qui doit m'unir à votre charmante pupille. Fixons le jour.

— Je ne demande pas mieux, répondit Me Ferté, dont le front s'assombrit, néanmoins, quelque peu, et je suis enchanté de cet empressement de votre part, qui me prouve combien vous tenez à cette union, et qui m'assure que Jeanne sera fort heureuse avec vous.

— On ne peut plus heureuse, comme toute femme que j'épouserai.

— Mais vous l'aimez ? demanda Me Ferté, avec une légère nuance d'inquiétude.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais jamais rencontré une jeune personne qui me convient autant à tous égards ; au point de vue de l'âge, de la beauté, de l'éducation, de la fortune et de la naissance. Car les d'Esparre sont une des plus vieilles familles de France, et je tenais beaucoup à ne point me mésallier.

— Voilà donc qui va on ne peut mieux de votre côté.

Me Ferté déposa, reprit sa tabatière, l'ouvrit, la referma, oubliant d'aspirer la prise qu'il avait saisie entre le pouce et l'index.

— Et cela ira de même du sien, je suppose, ajouta Gérard de Noiville, frappé de l'air d'hésitation et de préoccupation du notaire.

— Mon Dieu ! fit celui-ci, j'en suis convaincu. Cependant, il est de mon devoir de vous dire... Et ceci constitue la seconde partie de ma communication...

— Ah ! ah ! la partie déplaisante ! Je vous écoute.

— Vous connaissez la personne civile de votre future épouse, commença Me Ferté, c'est-à-dire sa position d'orpheline, sa dot, laquelle est considérable ; mais grevée d'un prélèvement préalable d'une somme de cinq cent mille francs au bénéfice d'une certaine sœur naturelle.

— Après ? fit le comte inquiet.

— Vous connaissez la personne physique, continua Me Ferté. Jeanne est brune, fort jolie. Elle a, ou plutôt, elle va avoir dix-huit ans.

— Oui, je sais tout cela.

— Reste la personne morale, laquelle personne morale se compose du caractère, des dons de l'esprit et du cœur, et enfin de l'éducation donnée.

Le comte de Noiville, bien que flegmatique et regardant l'impatience comme une faiblesse et une niaiserie, commençait à ressentir tous les prodromes d'une crise de nerfs, en écoutant le verbiage du notaire.

— Au fait ! au fait ! répéta-t-il.

— Au point de vue du caractère, reprit Me Ferté, avec la paisible solennité qui lui était habituelle, je crois ma pupille douce, soumise et timide.

— C'est ce qu'il faut ! fit Gérard de Noiville.

— C'est assez mon avis, fit Me Ferté gravement. Malheureusement, la petite la plus d'imagination que je n'aurais voulu, et une certaine sensiblerie de cœur que je dois vous signaler. En un mot, Jeanne paraît avoir une amourette en tête.

— Enfin, nous y voilà. Ne pouviez-vous dire cela tout de suite ?

Gérard de Noiville haussa les épaules.

— C'est l'histoire de toutes les petites filles de son âge, élevées au couvent. Elle se sera éprise pour quelque frère d'une de ses amies.

— Pas tout à fait, répliqua Me Ferté.

— Voyons, expliquez-vous clairement.

— Voici le fait dans toute sa brutalité.

Samedi dernier, c'est-à-dire avant hier, mon premier clerc vint m'avertir qu'un monsieur et une dame âgée, suivant toute probabilité, la mère et le fils, désiraient me parler pour affaires personnelles.

Je donnai l'ordre qu'on les introduisit, et je me trouvai en face d'un homme, jeune encore, et d'une dame en cheveux blancs, qui du reste, avaient l'air comme il faut tous les deux.

Me Ferté prit un temps.

— Savez-vous ce qu'ils venaient faire ?

— Vous demander la main de votre pupille, parbleu !

— Tout juste !

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

— Des gens très bien. Mais pas le sou. La mère a six mille livres de rentes, le fils est médecin. Il débute. Peu de clientèle et point d'argent.

— Eh bien, cela n'est pas dangereux. On ne donne pas une fille de trois millions à rien du tout.

— Evidemment, et c'est ce que je répliquai poliment, mais nettement à ce monsieur et à cette dame que je n'avais jamais vus.

— Comment s'appellent-ils ?

— La mère est veuve d'un certain Louis Dauray, qui était homme de lettres de son vivant.

— Peu ! fit le comte ! Quelque bohème ! Quelque toqué !

— Le fils s'appelle Robert, de son petit nom, et habite rue Lafayette.

— Il fallait leur dire aussi que mademoiselle d'Esparre était destinée à quelqu'un de sa caste.

— Vous pensez bien que je n'y manquai pas. Malheureusement, ce docteur, par une légèreté que je blâmai vivement, ayant de s'adresser à moi, s'était adressé à Jeanne... Il me déclara qu'ils s'aimaient tous les deux, que c'était avec son autorisation qu'il venait me trouver... Il était fort pâle et fort ému, en me parlant de son amour partagé, disait-il.

— Partagé ! s'écria Gérard de Noiville ; comment cela ? Comment a-t-il connu mademoiselle d'Esparre ? Comment a-t-il pu communiquer avec elle dans son pensionnat ? Voilà une maison d'éducation pour demoiselle singulièrement tenue !

— La maison est fort bien tenue, monsieur le comte. Seulement, si bien tenue que soit une maison d'éducation, le diable n'y perd jamais rien, paraît-il. Madame Dauray, l'été, habite Saint-Maur, où son fils vient la voir une ou deux fois par semaine, de telle sorte que, j'ignore les détails, le docteur Robert aperçut Jeanne et en devint amoureux ; il la suivait à la promenade, m'avoua-t-il. Il lui écrivit même, etc., etc.

— Comment, etc., etc. ! interrompit le comte.

— Je vous dois la vérité, monsieur le comte. Les lettres amenèrent des rendez-vous, les jours de sortie. Le docteur suivait le pensionnat, lorsque les jeunes filles quittaient l'établissement, le jeudi ou le dimanche. Jeanne s'éloignait un peu, quand on ne la surveillait pas. Ils purent causer, s'avouer leur inclination mutuelle, et enfin, autorisé par elle, il venait me demander sa main.

Il y eut un silence.

Le comte de Noiville s'était levé, et se promenait d'un pas saccadé. Tout à coup il s'arrêta.

— C'est un drôle ! fit-il. On ne se conduit pas ainsi ! C'est un drôle et un intrigant. Il veut les millions de la dot, voilà tout ! Quel toupet ! Ces meurt-de-faim ne doutent de rien ! J'espère que vous l'avez remis à sa place, c'est-à-dire que vous l'avez mis à la porte !

— Oh ! soyez sans crainte. Vous comprenez ma surprise et mon irritation. Je lui dis combien je trouvais son procédé irrégulier.

Il s'excusa beaucoup, me disant que la passion l'avait entraîné ; que, d'ailleurs, n'ayant eu jamais que des intentions honnêtes vis-à-vis de mademoiselle d'Esparre, il n'avait point dépassé les limites que s'imposent un galant homme, et que la franchise et la sincérité de ses aveux devaient, à mes yeux, plaider en sa faveur.

— Bon ! bon ! Ce que l'on dit toujours.

— Je dois, de plus, constater qu'il m'a produit l'effet d'un homme très local et très bien élevé, et que sa mère paraît une femme distinguée. J'ajouterai que, lorsque je lui fis sentir qu'on ne demandait pas dans sa position, honorable à coup sûr, mais

des plus médiocres, la main de la fille du feu comte d'Esparre, trois fois millionnaire, il se leva avec beaucoup de dignité.

— J'ignorais que mademoiselle d'Esparre fût aussi riche, me répondit-il ; sans cela, je me serais évitée une démarche humiliante pour moi, et qui peut faire suspecter mon caractère et les sentiments de mon cœur.

— Viens, mère, ajouta-t-il, en s'adressant à madame Dau-ray. Tout est fini !

Ils me saluèrent et sortirent, lui plus pâle qu'un mort ! elle avec des larmes dans les yeux.

— Parbleu ! les millions lui échappaient.

— Voilà la situation, reprit Me Ferté. Il était de mon devoir de vous la faire connaître, sans en rien dissimuler, dussé-je, par cette sincérité, perdre l'honneur de votre alliance pour ma pupille.

Le comte Gérard de Noiville revint vers le bureau derrière lequel le notaire restait assis, et, lui tendant la main, lui dit :

— Merci, monsieur Ferté. Vous êtes à coup sûr le plus honnête homme, le notaire le plus probe et le tuteur le plus délicat que l'on puisse jamais rencontrer.

— Je n'ai jamais transigné avec ma conscience, répliqua Me Ferté. J'ai, de la sorte, manqué parfois de superbes affaires, mais j'ai la confiance absolue de mes clients, et cela ne m'a pas empêché de faire ma petite fortune, parce que, voyez-vous, au fond, l'honnêteté, quand elle est bien connue, est encore ce qu'il y a de plus habile.

Il y eut un court silence.

— Maintenant que décidez-vous ? Réfléchissez. Je ne veux ni vous presser, ni vous forcer la main.

— Comment, ce que je décide ! s'écria Gérard de Noiville. Cela n'est pas douteux, je persiste.

— Vous voulez toujours épouser ma pupille.

— Plus que jamais.

Le visage du notaire s'éclaircit.

— Eh bien, là, franchement, vous me soulagez d'un grand poids !

— N'ai-je pas raison ?

— Absolument raison ! Comme notaire, je vous dirai ceci, à présent, ce que je n'aurais pas voulu vous dire auparavant, de peur de paraître vous influencer ; c'est que, sur cent mariages auxquels j'ai pris part, pour régler les conditions du contrat, quatre-vingts au moins s'accomplissent dans de pareilles conditions.

Il est très rare qu'une jeune fille n'ait pas rêvé à quelqu'un, ou fait un choix différent de celui de ses parents. S'il fallait s'arrêter à ces choses-là, on verrait de bien étranges unions, je vous assure.

— Croyez-vous que Jeanne apportera quelque résistance ?

— Oh ! nullement ! Les amourettes de pensionnat passent aussi vite qu'elles sont venues.

Puis, elle ignore, sans doute, la position misérable de ce petit docteur ; et, pour peu qu'elle ait de jugement, elle ne tardera pas à préférer le comte de Noiville, plusieurs fois millionnaire comme elle-même, à ce médecin sans clientèle, orné d'une mère de six mille francs !

M. de Noiville ricana d'un air méprisant.

— Voilà de jolies espérances ! continua-t-il, et un joli avenir : habiter un affreux logement de quinze cents francs, rue Lafayette, quand on peut vivre dans un hôtel de la rue de l'Université, l'hiver, et l'été se reposer dans un de nos châteaux de

Normandie ou du Nivernais. Voilà les choses sérieuses ! voilà ce qui constitue le bonheur ! Quant à toutes ces niaiseries sentimentales du cœur, j'avoue que je n'y ai jamais cru. Je n'ai jamais de ma vie éprouvé pour une femme quelconque une passion, cela s'appelle ainsi, je crois, que je ne pusse vaincre à l'instant même, si je l'avais juré à propos. Toutes ces petites filles ont un grain de romantique dans la tête. Elles s'ennuient au couvent. Elles causent entre elles. Elles font des projets d'avenir ; si peu qu'elles aient lu, et quelque soin qu'on mette à choisir leurs lectures le mot « amour » les a frappées. Elles s'emballent là-dessus, croyant que cela existe, et se montent l'imagination pour le premier monsieur qui leur fait les doux yeux, ou leur glisse un compliment. Mais tout cela ne repose sur rien de réel, et je me charge de la ramener à la vérité.

— C'est complètement mon avis. Et je n'ai jamais songé pour elle à céder à ces caprices de la dix-huitième année.

— Cependant, il y a de votre faute, mon cher ami.

— Comment cela ?

— Pourquoi ne lui avez-vous jamais parlé de moi ? Ne lui avez-vous jamais fait part de nos projets ?

— Je jugeais inutile d'attirer son esprit de ce côté et de surexciter son imagination trop longtemps d'avance, tant que je ne pourrais fixer le jour de son mariage, subordonné au succès des recherches que je faisais touchant la fille naturelle de feu Lucien d'Esparre.

— Du reste, ajouta-t-il, je pensais qu'elle songerait à vous, sans que j'eusse à m'en occuper. Quand, par hasard, elle sortait de sa pension, pour venir passer quelques jours de vacances, chez moi, en compagnie de madame Ferté, n'étiez-vous pas le seul homme que j'admis à nos petites réunions du soir ? Je comptais que vous sauriez lui plaire.

— J'espérais aussi lui avoir fait quelque impression, et peut être y a-t-il plus de dépit qu'autre chose dans son amourette pour ce docteur râpé.

— Du dépit ?

— Mais oui, affirma le comte avec un air de fatuité sournoise. Elle comptait que je la courtiserais, que je pousserais des soupirs près d'elle, que je l'accablerais de fadeurs et de compliments, que j'y ferais le joli cœur ; toutes choses dont je me suis toujours abstenu. Je n'y entend rien, et je trouve ce manège ridicule.

— Cependant, pour plaire aux femmes, il n'est pas inutile de faire le galant et l'empresné, et d'être aimables avec elles.

— Ta ! ta ! ta ! Je suis un homme sérieux, je n'ai pas besoin de la séduire. Quand elle me connaîtra, elle m'appréciera. Je l'aimerai sérieusement, et je vous dirai, entre nous, que j'ai toujours regardé la femme comme un être faible qui a besoin d'être conduit, et non pas élevé sur un piédestal. Et puis je n'ai jamais beaucoup fréquenté les femmes.

— Vous êtes un homme sage et pondéré.

— Je l'espère bien. Mais revenons à notre sujet. Qu'allez-vous faire avec mademoiselle d'Esparre ?

— Demain, j'irai la retirer de son pensionnat.

— Très bien.

— Je la ramènerai chez moi.

— Parfait.

— Où vous lui ferez un petit bout de cour.

— Allons, je tâcherai pour vous être agréable.

— C'est cela.

— Mercredi, nous lirons le testament du comte. J'ai donné rendez-vous, ce jour-là, à la fille naturelle de Lucien d'Esparre.

— A la bonne heure !

— Jeanne lui remettra les cinq cent mille francs à prélever sur sa fortune.

— Cela va de soi.

— Puis, nous fixerons le jour du mariage.

— On ne peut mieux.

— Nous sommes d'accord ?

— Tout ce qu'il y a de plus d'accord.

— Alors, bonsoir. Il est tard, et je veux partir demain, de bonne heure, pour Saint-Maur.

Le comte de Noiville se leva.

— Un mot encore, dit-il.

— Que voulez-vous ?

— Lui parlerez-vous de sa petite intrigue et de la démarche de ce docteur Robert Dauray ?

— Je ne lui en dirai pas une syllabe. Cela aurait l'air d'attacher de l'importance à ce qui n'en a pas, et de vouloir discuter avec elle, ce qui est toujours un tort. A mes yeux, cela n'existe pas et ne doit pas exister.

— Vous êtes un homme de mon caractère ! s'écria M. de Noiville ravi.

Et, pensant ne pouvoir rien ajouter de plus fort et de plus flatteur, il se retira, enchanté de lui-même, comme toujours, et fort satisfait de Me Ferté, ce qui lui arrivait rarement quand il s'agissait d'un autre.

IV.

A Saint-Maur-les-Fossés, rue*** il existe un vaste pensionnat de jeunes filles dirigé par des sœurs de l'ordre du***

Ce pensionnat, vu du dehors, ressemble à tous les pensionnats du même genre, c'est à-dire qu'il tient à la fois de la prison et de la caserne, avec son immense façade grise et morne et ses fenêtres grillées où l'on ne voit jamais apparaître aucune tête.

Son entrée principale ouvre sur un vaste jardin planté d'arbres et fort bien entretenu, dont le mur de clôture touche presque au talus du chemin de fer de Vincennes qui, provisoirement, ne va pas au-delà de Brie-Comte-Robert.

Au pensionnat de Saint-Maur, on recevait les élèves depuis l'âge de cinq ans, et on les gardait jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. C'est dans cet établissement que Jeanne d'Esparre terminait son instruction.

Elle était arrivée à la limite d'âge et faisait partie de la division des « grandes. »

Aussi, jouissait-elle, ainsi que ses compagnes, d'un peu plus de liberté qu'on n'en accordait à la division des « petites » et à la division des « moyennes. »

Parmi les privilèges accordés à ses dix huit ans, il faut compter celui de pouvoir se promener, à certaines heures, dans certaines allées du grand jardin.

C'était là, disons-nous, que Jeanne d'Esparre terminait son éducation, et c'était là que son jeune cœur s'était ouvert à l'amour, grâce à ce fameux jardin où il lui était permis de se promener, et grâce à mademoiselle Andrée de Beaumont, son amie, aussi blonde que Jeanne était brune, et qui, fort éveillée, sans être plus expérimentée que Jeanne, avait soufflé sur le feu, avec son babillage et ses audaces de fillette romanesque, et fait un véritable incendie de la petite étincelle qui eût peut-être longtemps somméillé sous la cendre.

Ce n'était pas pour rien qu'on avait surnommé au pensionnat Jeanne et Andrée : les inséparables !

Or, de cette intimité, assez fréquente entre jeunes filles du même âge, de même éducation et de tempérament différent, il était résulté que Jeanne avait dû bien vite comprendre l'état de son cœur vis à vis de Robert.

D'abord, et avant tout, c'était Andrée qui avait remarqué ce jeune médecin, jetant un regard dans le jardin où se promenaient les deux fillettes, quand passait le train qui le conduisait, deux fois la semaine, chez sa mère, madame veuve Dauray ; lequel train, à l'approche de la station de Saint-Maur, ralentissait assez sa marche, pour qu'il fût facile de ne perdre aucun geste, aucun détail de la physionomie des voyageurs.

C'était Andrée qui avait deviné instantanément que ce regard, parti de ces deux beaux yeux, car elle voyait tout, cette folle Andrée, avec une rapidité vertigineuse, s'adressait à Jeanne d'Esparre, non à mademoiselle de Beaumont.

C'était Andrée, qui avait éveillé l'attention de son amie, piqué sa curiosité, éperonné cette coquette naturelle à toute fille d'Eve.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XXII

LE NUMÉRO 59 DE LA RUE DE TOCQUEVILLE.

Chancelante, elle s'appuya contre la muraille, et trouvant dans l'antichambre le valet qui l'avait annoncée, elle lui dit d'une voix douce :

— Mon ami, faites la charité d'un morceau de pain à la nièce de votre maître.

Le valet fouilla dans sa poche, et lui tendit ce qu'il avait.

Alors Marianou quitta l'hôtel, et alla s'asseoir sur un banc à quelques pas de là.

Une demi heure après Valgras montait dans son landau accompagné de trois de ses amis.

Il traversa le Paris fastueux, gagna la rue Châteaudun, puis les chevaux d'un pas ralenti gravirent la rue des Martyrs.

Elle avait changé depuis qu'il ne l'avait vue. Les façades des boutiques, l'aspect des maisons, tout s'était embelli. La vieille brasserie dans laquelle il avait pris tant de bocks en discutant, étudiant besogneux et pauvre, les intérêts du pays qu'il devait un jour gouverner, semblait pimpante avec ses fraîches couleurs et ses glaces dorées.

Comme jadis elle était remplie d'une jeunesse ardente, avide de se lancer dans l'arène, et de remporter comme lui le prix de la course. On y parlait toujours art et littérature.

On y écrivait des sonnets, on dessinait des pochades. Les vingt ans y secouaient encore leurs grelots d'or. Et ce ne fut point sans un sentiment de regret que Valgras compara l'état de son cœur et de son esprit dans ces temps de misère riante, avec ce qu'il était devenu.

Sans doute il touchait le but de ses ambitions, il était célèbre, riche, puissant ; mais à ce luth divin qui s'appelle l'âme, combien de cordes d'or étaient pour jamais brisées.

Il allait dans un moment se trouver de nouveau en face d'une foule qui souvent l'avait acclamé ; la dompterait-il cette fois encore ? En triompherait-il, serait-il vaincu ? La voiture gravissait lentement la dure montée, et Valgras sentit un voile s'étendre sur sa pensée.

Par un rapprochement bizarre dont il ne se rendit pas compte, deux visages surgirent à la fois devant lui : celui de Jean Débâcle et celui de Marianou...

Pourquoi le poursuivaient-ils de la sorte ?

L'ouvrier l'avait accusé deux jours auparavant ; ce matin même, Marianou l'avait maudit.

— Lazare, demanda-t-il à son camarade le plus proche, celui qui jadis faisait ses pensums et qui lui donnait des billes, si tu avais été à la place de César, serais-tu sorti le jour où il fut tué ?

— Jamais ! répondit Lazare. Il avait été averti de se tenir en garde.

— Es-tu donc superstitieux à ce point ?

— Quelquefois.

— Je suis sorti cependant.

— Et quelqu'un t'avait dit de trembler ?

— Quelqu'un m'a menacé de me tuer.

— Aujourd'hui.

— Vois-tu, je crois aux idées de Mars, aux livres sybillins, aux songes ! à tout ce que les autres nient. Enfantillage, soit ! mais j'y crois ! Veux-tu que nous rentrions... On répandra dans le public que tu t'es subitement trouvé mal.

— J'irai, et je parlerai, au contraire ! bravant les hommes, et bravant Dieu ! si Dieu existe !

Ils arrivaient en face du boulevard Rochechouart, et le cirque Fernando était à droite sa coupole écrasée.

Aux deux côtés de la porte, sur de grandes affiches couvertes de lettres noires se lisait le nom de Valgras. Une foule énorme se pressait devant la grande entrée, débordant du boulevard, venant de l'avenue Trudaine, de la rue Laval et de la rue Condorcet.

Valgras pénétra dans le cirque Fernando par la porte des artistes.

Il remit son masque sur son visage.

Encore une minute, n'allait-il point jouer son rôle de tribun populaire ?

Son regard curieux plongea dans la salle pleine de la base au faite d'une foule houleuse, grondante, qui d'avance s'animait et palpitait.

Le peuple était là : le peuple des ateliers et le peuple de la rue : depuis l'ouvrier typographe, dont les ateliers sont un recrutement pour les lettres, jusqu'au chiffonnier qui vit des débris de la grande ville.

Les femmes se trouvaient en majorité. Elles accompagnaient ces maris afin de ne point rester seules et d'être certaines que le soir elles dîneraient en familles. Les parents se partageaient les enfants. On parlait haut dans la salle. Les vieux qui connaissaient l'orateur, répétaient à leurs camarades :

— C'est un fameux, tu vas l'entendre... S'il gardait dans ses mains les intérêts de la France, cela irait d'une autre façon.. Mais voilà ! jalousie de métier... La place de Président de la république est bonne, et tu comprends on la garde.. Mais pour un ami des classes pauvres, c'en est un !

Quelqu'un ayant consulté sa montre, fit remarquer que l'heure était passée... Mais le grand tribun avait tant à faire ! On pouvait bien lui accorder le quart d'heure de grâce.

En ce moment plusieurs femmes entrèrent à la fois dans la salle. Trois d'entre elles, vêtues avec élégance, prirent place au premier rang, tandis que les deux autres montaient aux derniers rangs des banquettes.

Des voilettes épaisses cachaient le visage des trois femmes.

— Amice, Amice, dit l'une d'elles, pourquoi veux-tu que nous assistions à cette séance ?

— Pour achever de me guérir, mère, répondit la jeune fille.

— Ne connais-tu point assez Valgras ?

— Non, répondit Amice d'une voix grave. Je lis sans doute des fragments de ses discours, mais je me méfie des journaux comme de la sténographie. Je veux une fois, une seule, entendre ce que Valgras dit au peuple, quand il lui parle face à face. Oh ! plains-moi ! sans me gronder, mère, je souffre tant...

Mme Paulin Guibert serra la main de sa fille, et le doux regard de Clotilde se reporta plus tendre et plus caressant sur sa cousine.

Balsamie et sa mère avaient été fascinées par cette affiche. Un instinct, un pressentiment les poussait au cirque Fernando.

Marthe n'avait pu taire à sa fille la rencontre faite à la porte du No 59 de la rue de Tocqueville. Elle avait pleuré toute la nuit, puis avec un courage puisé dans le complet changement qui s'était opéré dans ses idées, elle avait résolu de chercher à travers Paris le mari, le père qui semblait fuir son foyer.

N'était ce pas au milieu des foules, des clubs, des réunions politiques qu'elle le devait trouver ? Jadis ne parlait-il point de Valgras avec une sorte de défiance ; plus tard ne s'exprima-t-il pas sur son compte avec haine et dégoût.

Si elle le retrouvait, elle l'emmènerait cette fois, et ne lui permettrait plus de s'échapper. Mais vainement son regard avide fouilla les groupes, elle ne reconnut pas Jean Débâcle parmi les hommes en blouse qui se pressaient à l'entrée des couloirs.

Et cependant, si elle avait mieux regardé, n'aurait-elle pas reconnu ce masque brutal et tragique, ces yeux flamboyants, ce visage tourmenté sur lequel un chapeau à grands bords jetait son ombre ?

Enfin une porte s'ouvrit en arrière, du côté des écuries, un groupe d'hommes en habit noir gravit les marches de l'estrade, Valgras s'avança le premier, la tête haute, le buste droit, l'œil dominateur, le geste large.

Les autres membres du bureau le suivaient.

Sur la table se trouvaient du papier, des plumes, un verre d'eau. Valgras y posa un lourd portefeuille.

Il ne s'assit point, son regard embrassa la salle toute entière, comme s'il comptait à l'avance le nombre de ses amis et celui de ses adversaires ; il appuya fortement les mains sur la table, comme il faisait d'habitude à la tribune de la Chambre qu'il semblait pétrir sous ses doigts nerveux.

Puis d'une voix pleine, accentuée, une de ces voix mélodieuses dans lesquelles sonne le cuivre, il parla.

Oui, vraiment, Valgras était orateur. Orateur des foules, des masses, du populaire. Très souple, souvent félin, il conquerrait jusqu'à ses adversaires. Sa fascination ne pouvait se nier. On la subissait malgré soi.

Les préventions fondaient devant ce charmeur. Il connaissait la puissance fascinatrice de son éloquence. Il en usait, il en abusait. On l'avait vu soutenir des tempêtes parlementaires qui auraient brisé les plus robustes.

Il paraissait aimer la haute lutte, comme le marin les tempêtes. Son geste grandissait, sa voix s'élevait plus sonore, à

mesure que la foule devenait plus houleuse, la situation plus difficile, la victoire moins probable.

Cette fois encore, au cirque Fernando, il voulait combattre et se défendre. Il n'ignorait point qu'on portait contre lui des accusations graves. Il devait s'en laver sous peine de perdre sa popularité, son crédit, sa puissance.

Le peuple seul était sa force.

Les politiques le traitaient de brouillon. Les royalistes le haïssaient, et les républicains modérés se défiaient de son républicanisme qui pouvait bien n'être qu'un moyen.

On voyait poindre le dictateur sous le tribun. Il était de la race des escamoteurs qui font sauter les muscades sous les yeux ébahis du public. Cette heure pour lui devait être décisive ; il le comprenait.

Quand il débuta sa parole était contenue, sa voix d'un timbre bas, un peu lent. Sans peser ses paroles, il les laissait tomber avec une grâce de rhéteur.

Les périodes s'arrondissaient sonores, amples, d'un style très noble. Le pittoresque viendrait plus tard, à mesure qu'il serait entraîné par la situation, et poussé par son démon intime.

Lentement l'auditoire se prenait à cette parole magique. Ceux qui étaient venus au cirque Fernando avec des préventions, les sentaient se dissiper, comme fond la neige sur les croupes des monts que le soleil réchauffe.

Progressivement la voix de Valgras s'éleva plus ample, plus belle, et son discours atteignit l'éloquence qui retient avec les chaînes d'or invisibles que les Grecs supposaient tomber des lèvres de leurs dieux, les auditeurs attentifs.

Pencher en avant, Amice écoutait. Oui, vraiment, elle le trouvait grand à cette heure ; elle le croyait convaincu, dupe de lui-même, et cette raison l'excusait presque à ses yeux.

Il trompait les autres, mais il s'abusait lui-même. Que ne gardait-elle assez de pouvoir sur lui pour changer, adoucir cette âme ; la plier sous la main de Dieu, et la conserver ensuite bien à elle.

Se pouvait-il qu'un homme menti sciemment de la sorte !

La salle entraînée, applaudissait maintenant. Chaque phrase sonore du tribun était saluée de bravos frénétiques ; la lutte allait se changer en triomphe.

C'était toujours Valgras, Valgras, l'ami des classes laborieuses, l'homme aux vastes projets, aux ambitions dignes de lui, et qui ne serait à sa place que quand on l'aurait fait le premier.

Il sentait sa victoire décisive et prochaine, et à mesure que le succès grandissait l'orateur se surpassait lui-même. Il paraissait avoir subitement grandi, sa large face rayonnait sous la lumière crue tombant d'en haut.

Les cheveux rejetés en arrière avec un mouvement de lion qui secoue sa crinière, il arrivait à produire des effets superbes, toujours usés, toujours triomphants.

— Mes amis, dit-il, mes amis, je suis et je reste avec vous ! Né du peuple, je fais partie du peuple. L'ouvrier de la pensée est l'égal de l'ouvrier qui manie l'outil.

Ma vie est consacrée à l'amélioration de votre sort ! Et dussé-je tomber sur la brèche, je ne cesserai de lutter pour vos intérêts. Je suis à vous, soyez à moi ! Nos intérêts sont à jamais confondus.

Si vous me retirez votre confiance, mon cœur se briserait ! Marchons ensemble, d'un commun accord ; nous triompherons de toutes les oppositions, nous déjouerons toutes les fraudes ! Je parviendrai au but unique de ma vie, améliorer le sort du tra-

vailleur, l'affranchir des entraves qui le garotent, et qui ont jusqu'ici arrêté son chemin vers la fortune.

J'ai jusqu'à cette heure aimé, servi, défendu les ouvriers. Eh bien ! je ne veux plus des ouvriers, mais des travailleurs libres. Je prétends supprimer les salaires humiliants, et changer toute chose de telle sorte qu'il n'y ait plus que des associés.

L'artisan prendra sa part des gains du patron ; l'artisan possédera une part de la richesse commune, et quand l'outil tombera des mains lassées de l'invalidé travail, celui-ci aura droit à une pension de retraite qui lui permettra de vivre dans le repos et l'aisance, au milieu des joies de la famille.

La salle entière se leva, toutes les mains battaient, les voix s'enrouèrent, les cannes frappèrent les planchers, et un long cri jaillit de ce peuple affolé :

— Bravo ! bravo !

Le tumulte dura longtemps. Trois salves d'applaudissements suffirent à peine à manifester l'enthousiasme de la foule. On agitait les chapeaux et les mouchoirs. Valgras était plus que jamais le grand Valgras !

Debout, saluant la foule, le regard fier, Valgras triomphait hautement, orgueilleusement. Il songait déjà aux articles du lendemain, aux élections prochaines, à la chute d'un cabinet stupide qui ne pourrait manquer de crouler au premier jour...

Progressivement le calme se rétablit, un geste de Valgras annonça qu'il allait reprendre la parole, et le silence se fit comme par enchantement.

Alors au milieu de ce silence solennel, une protestation s'éleva :

— Blagueur ! cria une voix pleine d'ironie.

Et avant que la foule et que Valgras lui-même eut deviné qui avait proféré ce mot irrévérent, un coup de pistolet éciaa dans la salle, Valgras chancela, porta la main à sa poitrine, et tomba à la renverse...

Alors on aperçut un homme debout sur un banc.

Il avait rejeté son chapeau à grands bords, et brandissait le pistolet qu'il venait de décharger.

On se rua sur lui avec un hurlement de haine farouche.

Ce furent les sergents de ville qui le dirent protéger contre la fureur populaire.

— J'ai fait justice, dit le misérable à ceux qui l'entraînaient, cet homme était un menteur, un fourbe, un abuseur du peuple... Je reviens de Nouméa... Arrêtez moi, je me nomme Jean Débâcle.

On l'entraîna hors de la salle.

XXIV

DERNIERS TRÉTEAUX.

Au moment où Valgras tomba, une femme se renversa en arrière avec un sanglot si déchirant que tous les regards se portèrent de ce côté. Mme Gualbert serra sa fille sur sa poitrine avec un geste plein d'une force tendre, et murmura à son oreille.

— Silence, broie ton cœur s'il le faut, mais tais-toi !

La jeune fille se souleva, pressa sa poitrine à deux mains, puis avec un effort dont rien ne pourrait rendre l'énergique grandeur, elle se redressa tout à fait. Alors saisissant le bras de sa mère, elle l'entraîna, non du côté de la grande sortie, mais du côté des écuries par où elle avait vu ses amis emporter Valgras.

— Viens ! dit-elle, viens ! Je veux lui dire adieu ! Je veux qu'il songe à l'éternité.

Mme Gualbert tressaillit. Oui, peut-être était-il temps encore de sauver cette âme troublée dans laquelle la foi n'avait jamais jeté ses rayons.

Il se trouvait relativement peu de monde dans l'endroit où venait d'être transporté Valgras. Une couche improvisée venait d'être dressée à l'aide de pieux, d'échelles, de banderoles disposés pour la représentation du soir.

Le torse demi-nu, étendu sur une couche provisoire dont les draperies portaient de larges taches de sang, le tribun n'avait point perdu connaissance.

Sa tête pâle, soutenue par des coussins, conservait son caractère énergique en dépit de sa lividité.

Le chirurgien à genoux sondait la blessure.

C'était un homme jeune, habile déjà; quand il trouva la route suivie par le projectile, il sentit des gouttes de sueur froide mouiller ses tempes.

— Ne me trompez point, dit Valgras, le cœur est atteint, n'est-ce pas?... Il me reste encore beaucoup à faire, votre franchise envers moi équivaldra à un service rendu.

— La blessure est grave... répondit le jeune homme.

— Peut-on me transporter chez moi?

— Un repos absolu est indispensable.

— Alors, dit Valgras, veuillez rester près de moi, docteur; j'ai besoin d'écrire quelques lignes, et de laisser des instructions à mes amis.

Ceux qui avaient accompagné Valgras s'écartèrent, laissant le blessé avec le médecin.

En ce moment Amice sortit de l'ombre, releva son voile, et vint s'agenouiller près de la couche de Valgras.

Il la reconnut, et son visage retrouva les couleurs de la vie.

— Vous! dit-il, vous! Ah! chère aimée, à quelle heure m'êtes-vous rendue...

— A l'heure de la grâce, dit-elle, de la miséricorde et du pardon... Il faut bien que je vous aime pour triompher de ma timidité et de mon orgueil, mais si vous devez mourir, je ne veux pas vous perdre à jamais...

Moi qui crois au ciel, je prétends vous y rejoindre... Valgras! vous m'avez assez aimée pour souhaiter unir ma vie à la vôtre, aimez-moi assez pour me donner l'espoir que nous nous retrouverons! La vie est courte bien courte! Vous tombez dans toute votre force! Oh! Valgras! au nom d'un amour que vous n'avez pas compris, de votre empire sur moi qui fut souvent au-dessus de mon courage, appelez Dieu à votre lit d'agonie.

Elle tira un petit crucifix d'argent de son sein, et l'apporta des lèvres du mourant:

— Si vous saviez combien je vous aimais, dit-elle, à quel point mon cœur vous appartenait. Demandez au Seigneur de vous prendre en sa miséricorde. Ne maudissez pas votre assassin, achetez la pitié au prix du pardon.

Valgras se souleva; il plongeait ses yeux noirs dans les prunelles bleues d'Amice, et celle-ci comprit qu'en partie du moins elle serait exaucée.

— Où sont mes amis? demanda le blessé.

Les trois convives du déjeuner qui l'avaient accompagné au cirque Fernando se rapprochèrent.

— Quand on jugera celui qui a tiré sur moi, dit Valgras, vous serez dans la salle des assises... Vous direz solennellement que j'ai demandé sa grâce...

— Bien! bien fit Amice.

— Du papier, maintenant, du papier...

Valgras écrivit une ligne, en lettres grandes, bien formées: « Je lègue cinq cent mille francs à ma nièce Marianou Mas » Puis après avoir une dernière fois regardé le beau visage mouillé de larmes qui se levait vers lui, il écrivit avec une lenteur croissant environ un quart de page, signa, data, enferma le papier dans une enveloppe, et traça d'une main fatiguée: « Ceci est mon testament. »

Autour de l'étroit espace dans lequel se mourait Valgras un mouvement grandissant s'opérait. Après le coup de pistolet qui venait de trouer la poitrine de Valgras et l'arrestation immédiate de Jean Débâcle, la foule, après avoir stationné sur la place, se dispersa lentement. Quelques groupes descendant vers la rue des Martyrs se dispersèrent rue Laval, le plus grand nombre remonta vers les hauteurs de Batignolles, de Montmartre, ou se dirigea vers Belleville.

Ne fallait-il point colporter cette terrifiante nouvelle! Déjà une douzaine de jeunes gens avaient pris leur course vers les bureaux des principaux journaux de Paris. Il s'agissait d'un reportage qui serait chèrement payé.

Des dessinateurs esquissaient le cirque Fernando et l'aspect de la foule. Mais en même temps que se séparaient les membres de la réunion politique des Parisiens qui avaient l'intention d'assister à la représentation du soir se rapprochaient au cirque.

Les clowns se glissaient par l'entrée des artistes, les écuyères enveloppées de vêtements sombres gagnaient leurs loges, tout le personnel équestre affluait de ce côté. Ecuyers et écuyères pénétraient à petits pas dans les couloirs. On enlevait l'estrade et le bureau ayant servi pour la conférence; on renouvelait le sable de l'arène.

Dans leurs loges, les femmes se maquillaient, préparaient leurs maillots. Les clowns se blanchissaient la figure à outrance, marquant ensuite de plaques rouges les pommettes des joues.

Les perruques dressaient leurs plaintes flamboyantes, les habits collants étaient des papillons monstres sur le dos et sur la poitrine. « All Right! » on pouvait annoncer...

Un des amis de Valgras comprit aux bruits qui se succédaient ce qui se passait dans les coulisses du cirque. Il alla trouver le directeur:

— Monsieur, lui dit-il, nous vous tiendrons compte du maximum de la recette... Valgras ne saurait être transporté chez lui...

Le directeur s'inclina et donna congé à ses artistes.

Mais ceux-ci restèrent dans les couloirs et dans les loges, curieux de voir ce qui se passait.

Des amis de Valgras accouraient de tous les points de Paris, bouleversés par la terrible nouvelle.

— Que désires-tu? demanda au député le plus intime des habitués.

— Un prêtre! répondit Valgras.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit:—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents: 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986, B. de P.

17 rue Ste-Thérèse, Montréal.